

René Battistini, Géographie humaine de la plaine côtière Mahafaly

In: L'Homme, 1966, tome 6 n°2. pp. 131-132.

Citer ce document / Cite this document :

Vérin Pierre. René Battistini, Géographie humaine de la plaine côtière Mahafaly. In: L'Homme, 1966, tome 6 n°2. pp. 131-132.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1966_num_6_2_366801

logie malgache. Il apporte au contraire toute une série de matériaux nouveaux pour l'étude des mythes et du folklore malgaches, à partir du moment où chaque variante d'un même mythe a sa valeur (et le recueil aberrant de R. Vally-Samet lui-même s'en trouve revalorisé). Dans une analyse structurale il ne s'agit plus tant de savoir si l'on a affaire à une version locale d'un cycle attesté ailleurs, avec des personnages et des épisodes plus ou moins stéréotypés, ou à une adaptation locale récente par le narrateur d'un conte entendu lors d'un déplacement ou lu dans un recueil, que de reconnaître les « mythèmes » et les distorsions qu'ils présentent d'un conte à l'autre.

Mais la compréhension des détails caractéristiques, le sens des noms propres, la signification de tel détail essentiel nécessite des notes abondantes pour ceux qui ne connaissent pas l'ethnographie de la population. Là, bien supérieur aux recueils précédents, l'ouvrage de R. Decary, aide le lecteur par de précieux et savants commentaires.

Il faut se réjouir de ce qu'en 1930, un administrateur des Colonies ait pensé à rassembler et à publier des copies d'écoliers, échantillons qui montrent la richesse de ce folklore du sud-ouest. Il ne serait que temps de reprendre de telles collectes avec des moyens modernes et des techniques scientifiques et de rassembler les versions actuelles de ces contes et légendes afin de les comparer avec ceux publiés par Decary en 1964 et avec ceux qu'il indique dans sa bibliographie. Les folkloristes malgaches ont la partie belle.

Louis MOLET

René BATTISTINI, *Géographie humaine de la Plaine Côtière Mahafaly*, Publications de l'Université de Madagascar, 1964, 197 p., 34 fig., 50 photographies.

Dans cette monographie fort bien illustrée, René Battistini fait connaître une des régions les plus ignorées de Madagascar et les conditions de vie de populations en majorité assez déshéritées.

Une présentation physique du pays renseigne en détail sur cette zone, large de 15 kilomètres au maximum et longue de 250 kilomètres, située au sud de l'embouchure de l'Onilahy, et qui bénéficie du climat le plus aride de toute l'île. Curieusement, dans ce pays à première vue défavorable à l'implantation de communautés agricoles en raison du climat et des sols, on trouve une majorité d'individus qui tirent leur subsistance de la terre (plus de 16 000 sur une population totale de 18 000 habitants). Ces agriculteurs appartiennent à la « sous-tribu » tanalaña qui se reconnaît comme appartenant au groupe mahafaly.

Pour la première fois à Madagascar est donnée une étude soignée de terroirs dont les descriptions s'appuient sur des croquis détaillés et des photographies aériennes verticales. Ces documents montrent autour des villages une ceinture de champs permanents clôturés (*vala*) où l'on cultive le manioc, le maïs, la patate douce, divers haricots, des cucurbitacées, puis, là où la densité du peuplement le permet, une auréole externe consacrée aux cultures itinérantes sur brûlis (*tetik'aka*).

L'élevage des bovins constitue une ressource complémentaire, encore que, ici comme dans d'autres régions de Madagascar, son développement ne soit pas forcément un signe de progrès économique. En effet, le troupeau a surtout un rôle social puisqu'il permet de disposer de bétail pour les sacrifices de la religion traditionnelle encore bien vivace. Ce n'est qu'accessoirement (en période de disette ou lorsqu'il faut régler l'impôt) que le chef de famille se résigne à vendre quelques unités. Mais plus souvent, lors des années difficiles, des membres de la famille préfèrent s'expatrier dans la ville de Tuléar pour gagner l'argent nécessaire. Il arrive même que ce départ forcé leur permette au retour d'acheter quelques bovins supplémentaires.

Les clans ayant le genre de vie le plus rudimentaire sont sans doute les petits groupes mikea qui tirent de la forêt une part importante de leurs ressources (miel, racines, insectes).

1. *Ibid.*, p. 242 : « On n'insistera jamais assez sur l'absolue nécessité de n'omettre aucune des variantes qui ont été recueillies. »

La désignation ethnique *Mikea* s'applique aussi à certaines populations masikoro habitant entre le lac Ihotry et Manombo. Elles vivent de la cueillette, ce que traduit bien d'ailleurs l'appellation *mikea* qui signifie aller en forêt. R. Battistini montre de façon décisive que la différence par rapport aux autres Malgaches ne concerne que le genre de vie et n'est nullement d'origine anthropologique ou linguistique, contrairement à l'opinion de certains auteurs qui ont considéré ces populations comme les descendants d'un substrat pygmoïde à Madagascar.

L'ethnie vezo-sara constitue l'autre grand groupe d'habitants de la plaine côtière. Ils vivent exclusivement de pêche ou de transport maritime et entretiennent des relations économiques étroites avec les agriculteurs tanalaña. Les échanges de services entraînent des mariages inter-ethniques (10 % des épouses vezo sont d'origine tanalaña). Pourtant, les traditions de l'histoire culturelle relatent qu'il y a peut-être moins de deux siècles, ces groupes étaient profondément hostiles l'un à l'autre et que même les Mahafaly repoussèrent par la force certaines tentatives d'installation des Vezo descendus en pirogues à balancier depuis des régions plus septentrionales. Aujourd'hui, les relations économiques se doublent d'une solidarité biologique. Vers Bevoalavo, il existe même des villages dont on ne peut guère dire s'ils sont vezo ou mahafaly.

Les Vezo, bénéficiant d'un niveau de vie plus élevé, n'émigrent pas en ville, alors que l'émigration vide actuellement bon nombre de villages tanalaña, où d'ailleurs l'érosion éolienne accentue l'exode rural. Dans la plaine côtière mahafaly, la culture itinérante est donc moins dommageable au paysage agricole que le champ permanent. Mais le véritable problème réside dans l'établissement d'un équilibre difficile à trouver par suite de l'absence de ressources agricoles commercialisables et du refus de considérer le troupeau comme une source de revenus.

Un des mérites de ce livre, et non des moindres, est d'avoir donné un tableau assez complet des dénominations des groupes sociaux. Il reste à l'ethnologue à étudier le fonctionnement de ces groupes dont la cohésion est encore très forte. Faublée a montré l'imbrication des aspects sociaux et religieux dans la société bara et il est probable qu'il en est de même chez les Tanalaña. Chez les Vezo, des facteurs de dissociation apparaissent plus nettement avec l'enrichissement des individus et la christianisation de certains clans.

Pierre VÉRIN

AMÉRIQUE

Elisabeth TOOKER, *Ethnography of the Huron Indians, 1615-1649*, Washington, Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bulletin 190, 1964, 183 p., 15 × 23,5 cm.

Avec modestie, Elisabeth Tooker présente son ouvrage comme une compilation des données contenues dans les descriptions ethnographiques du XVII^e siècle, les Hurons ayant été, rappelle-t-elle, chassés de chez eux et dispersés en 1649. Les têtes de chapitre indiquent les matières classiques de toute monographie, depuis l'environnement tribal jusqu'à la religion et aux mythes en passant par l'habillement, les voyages, etc. Les renvois aux documents sont nombreux et s'insèrent constamment dans le texte par des références en abrégé, qui, au reste, gênent un peu la lecture. Ont été délibérément rejetés en note tous les éléments de comparaison avec la culture iroquoise, comparaison dont l'auteur laisse à d'autres le soin d'une possible synthèse. A première vue, donc, un ouvrage qui remonte aux sources, sérieusement documenté, formant un tout et donnant aussi des matériaux pour une étude parallèle ou comparée.

L'ouvrage tient presque plus qu'il ne promet, et présente un certain relief descriptif. Le rapprochement des traits culturels huron et iroquois, mené d'une manière sporadique, ne brise pas l'attention comme on aurait pu le craindre mais la garde plutôt en éveil. Le ton